Cahiers de l'Urmis

17 | 2017
Les espaces de la migration lusophone : circulations, régulations, représentations

Migrer du Portugal en Angola : perception de la migration et rapport au passé colonial. Quelques pistes de réflexion

Irène Dos Santos

revues.org

Édition électronique
URL : http://urmis.revues.org/1407
ISSN : 1773-021X

Éditeur
Urmis-UMR 7032

Ce document vous est offert par Bibliothèques de l'Université Paris Diderot - Paris 7

Référence électronique
Irène Dos Santos, « Migrer du Portugal en Angola : perception de la migration et rapport au passé colonial. Quelques pistes de réflexion », *Cahiers de l'Urmis* [En ligne], 17 | juillet 2017, mis en ligne le 07 juillet 2017, consulté le 01 décembre 2017. URL : http://urmis.revues.org/1407

Ce document a été généré automatiquement le 1 décembre 2017.

Les contenus des *Cahiers de l'Urmis* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Migrer du Portugal en Angola : perception de la migration et rapport au passé colonial. Quelques pistes de réflexion

Irène Dos Santos

NOTE DE L'AUTEUR

Cet article, rédigé en mars 2016, est issu d'une recherche financée par le "Labex Les passés dans le présent, Investissement d'avenir, réf.ANR-11-LABX-0026-01"

1 A l'heure où l'exposition « *Retornar – Traços de Memória* » (Lisbonne, novembre 2015-fevrier 2016) invite à un « retour » sur l'expérience de la colonisation et du « rapatriement » en métropole (1975-76) par la médiation de la « mémoire » et de sa patrimonialisation[1], c'est à partir des flux migratoires portugais contemporains vers les anciennes colonies que je me propose d'interroger le rapport de la société portugaise à son passé colonial. La question se pose du lien entre ces flux contemporains et la mise en récit publique du passé colonial depuis les années 2000. On peut également s'interroger sur l'influence des transmissions du passé sur ces flux migratoires depuis le milieu des années 2000 et le choix des pays de destination. Il semble en effet admis que les Portugais qui migrent vers les anciennes colonies sont de jeunes diplômés de la classe moyenne et que la majorité de ces flux s'inscrit dans une mobilité internationale encadrée par des entreprises, appelée aussi « expatriation ». On peut se demander s'il faut y voir le *retour* d'une main d'œuvre qualifiée et « blanche », à l'image des colons portugais des années 1950-60. Il paraît simultanément pertinent et crucial de s'interroger sur le sens que les intéressés donnent à leur mobilité et à leur présence sur ce territoire, en éclairant la diversité de leurs parcours de vie et de leurs aspirations.

2 L'analyse est fondée sur des données empiriques issues d'enquêtes ethnographiques menées entre 2011 et 2013 au Portugal auprès de familles de rapatriés (deux générations) et de parents de migrants partis récemment en Angola, ainsi qu'en Angola auprès d'immigrés portugais et binationaux (descendants de colons portugais devenus récemment binationaux, parmi lesquels des couples mixtes) rencontrés dans la ville et la province de Luanda[2]. Parmi la vingtaine d'individus avec lesquels je me suis entretenue, venue du Portugal travailler en Angola, la moitié est composée d'hommes d'une quarantaine d'années ayant des liens familiaux avec ce territoire (parents et/ou grands-parents colons). Ce constat n'est guère surprenant si l'on considère le poids démographique des rapatriés qui ont représenté en 1975-76 un accroissement de 5 % de la population de la métropole, et le fait qu'il s'agissait d'une population plus qualifiée que la moyenne portugaise (PENA PIRES, MARANHÃO, QUINTELA, MONIZ et PISCO 1984). On peut de ce fait penser que la génération de leurs enfants appartient aujourd'hui aux classes moyennes supérieures portugaises, celles dont sont issus les individus diplômés engagés dans des mobilités professionnelles internationales.

3 Ma réflexion porte sur deux questions principales, dont il s'agit de mettre en lumière l'articulation : la perception qu'ont les individus des lieux où ils migrent et de leur propre expérience du déplacement, et les mémoires associées à ces lieux. L'analyse mobilise plusieurs corpus théoriques permettant d'interroger le rapport au passé des individus et des sociétés et l'articulation entre les mémoires collectives et individuelles, donc subjectives. La notion de génération « post-mémoire » et des imaginaires mobilisés par cette génération dans la construction du passé, à travers notamment des démarches artistiques (HIRSCH 1997), permet ici d'articuler l'approche mémorielle à celle théorique privilégiant, dans le champ des études migratoires, les subjectivités migrantes : autrement dit, la liberté du migrant de décider s'il en est un ou non (HAHN 2007). En partant de cas empiriques centrés sur le Portugal et l'Angola, ces questionnements rejoignent les travaux récemment menés sur les migrations dans le monde lusophone qui interrogent la possibilité que, d'un empire colonial, puissent résulter des « espaces sociaux autonomes de migration » (MORIER-GENOUD et CAHEN 2012), ainsi que les continuités et les ruptures « post-coloniales » et « post-impériales » (MORIER-GENOUD et CAHEN 2012 dir. ; SILVANO et VILAR ROSALES 2015).

Le retour des colonies africaines et l'émergence d'une « mémoire coloniale »

4 À la fin du XIXe siècle, dans un contexte de compétition entre puissances européennes pour la mainmise sur les territoires africains riches en matières premières, le Portugal entame une politique de peuplement de ses colonies. En 1930, *l'Acto Colonial* met un terme au régime décentralisé de l'administration coloniale et réaffirme le code de l'indigénat et la vocation impériale du Portugal. Par le biais d'une propagande coloniale intense, le nationalisme impérial ancre dans l'imaginaire collectif l'idée selon laquelle « la grandeur et le rayonnement du Portugal seraient consubstantiels de la possession d'un vaste empire et de l'accomplissement de sa mission civilisatrice » (LÉONARD 1999 : 36). Une idée dont les élites étaient fortement imprégnées depuis la fin du XIXe siècle, au contraire de l'ensemble de la population, « l'Afrique continuant d'être largement perçue comme terre d'expiation [...] celle des condamnés de droit commun déportés et internés outre-mer. » (*ibid* : 31)[3].

5 C'est à partir des années 1950, face aux pressions internationales pour l'émancipation des colonies – devenues en 1951 des « provinces portugaises ultramarines » - que l'émigration vers ces territoires devient une priorité pour le gouvernement de Lisbonne et a pour conséquence une accélération rapide des flux vers l'Angola et le Mozambique[4]. Les colons qui partent travailler dans le commerce, l'administration publique et les services, principalement en milieu urbain, sont plus qualifiés que la moyenne des Portugais et, aussi, que la moyenne de leurs compatriotes qui émigrent, clandestinement pour la majorité, au même moment[5] vers l'Europe.

6 Estimée en 1930 à 30 000 individus, la population « blanche » d'Angola s'accroit de 78 826 à 324 000 individus entre 1950 et 1973 pour une population totale estimée à 5,6 millions d'individus, dont environ 1 % de « Métis » (*mestiços*) et 95 % de « Noirs » (CASTELO 2007 : 143 ; 216)[6]. Cette société coloniale où le système d'oppression a perduré jusqu'à l'indépendance, ne diffère pas sur le fond des autres colonialismes européens[7]. La singularité du Portugal a peut-être davantage résidé dans le refus d'envisager l'indépendance de ses colonies, un large consensus existant encore en 1961 au sein des élites portugaises (Parti communiste clandestin excepté) sur la « nécessité de défendre l'empire, en tant que garant de l'indépendance nationale et héritage de l'âge d'or des Découvertes. » (VALENTIM 2005/2006 : 38)

Les « retornados »

7 En 1975, après treize années de guerre coloniale, les quelques 350 000 Portugais d'Angola (PENA PIRES *et al. op. cit.*) sont massivement rapatriés par pont aérien. L'arrivée de près d'un demi-million d'individus, en provenance d'Angola (61 %), du Mozambique (33 %) et des autres colonies constitue un mouvement démographique sans précédent. Une des rares études menée sur le phénomène des *« retornados »* - littéralement : ceux qui retournent, un terme initialement péjoratif qui désigne ceux qui sont revenus des colonies africaines - par le sociologue Rui Pena Pires et une équipe de chercheurs, a montré leur intégration rapide à la société portugaise malgré leur poids démographique (PENA PIRES *et al. op. cit.*). Ces travaux se sont focalisés uniquement sur les « rapatriés blancs » et n'ont tenu compte ni des minorités tels que les « métis », les « Indiens », ou encore les « Noirs » africains dits « assimilés[8] », dont il faudrait étudier les trajectoires d'insertion sociale, les pratiques de sociabilité spécifiques et l'expérience de discriminations fondées sur des préjugés raciaux, ni de ceux qui ont poursuivi la migration vers le Brésil (DEMARTINI 2009 ; SILVANO et VILAR ROSALES 2015), le Canada mais aussi l'Australie[9]. La majorité de la population composée des « rapatriés blancs » s'est (re)installée dans ses districts d'origine ou là où existaient des liens familiaux (PENA PIRES *et al. op. cit.*). Sa qualification professionnelle a aussi largement contribué à sa réintégration tant sociale avec une présence massive dans la fonction publique, dans les secteurs de la santé, de l'enseignement et des médias, que nationale, puisqu'elle a joué un rôle important dans la construction du Portugal après la Révolution des Œillets. Ce contexte de rupture historique, marqué par la fin d'un demi-siècle de dictature, la reconstruction politique, économique et sociale et la projection collective vers un futur à la fois européen et lusophone ainsi que le rapport politique au passé qui a caractérisé cette transition, constituent un ensemble d'éléments qui ont contribué, selon des temporalités différentes, au processus de réintégration des rapatriés.

8 Leur arrivée massive n'est toutefois pas allée sans heurts, les « *retornados* » ayant fait l'objet d'une « exclusion sociale » que Stephen Lubkemann caractérise de « morale » et de « raciale » (LUBKEMANN 2002 :190). Cherchant à éclairer les différentes raisons pouvant expliquer la réception négative des « *retornados* » à l'échelle locale des familles et des communautés rurales d'origine, où existait pourtant une émigration séculaire, l'anthropologue américain explique :

> « Contrairement aux autres émigrants, ceux qui migraient vers l'Afrique étaient vus par la plupart des ruraux portugais comme se considérant au-dessus de la famille et de la communauté, comme ayant fait le choix d'une quête de prospérité non partagée et déconnectée des obligations vis-à-vis de la parenté et de la communauté. La suspicion d'être moralement corrompus, fondée sur l'avidité, l'intérêt personnel et la fainéantise, a ensuite été alimentée par les récits de l'exploitation de la main d'œuvre africaine par les colons 'blancs'« (*ibid* : 196 ; traduit de l'anglais par moi).

9 Cette comparaison entre l'émigration vers l'Afrique et d'autres destinations est intéressante car, nous le verrons, elle reste d'actualité. Dans ce contexte migratoire où existait une idéologie du « retour » à l'échelle locale, comprenant l'obligation faite à l'émigrant de contribuer à la vie communautaire par l'envoi d'argent et la participation aux festivités locales lors de ses retours temporaires, l'émigration vers l'Afrique était considérée comme un départ définitif et de ce fait moralement condamnée par ceux qui restaient (*ibid* : 193 *et suiv.*). Un autre aspect plus polémique est intervenu concernant l'image de l'émigration vers les colonies : les « *retornados* » ont été « calomniés dans la presse de gauche » prédominante dans le contexte du *Processo revolucionário em curso* en tant que « réactionnaires antirévolutionnaires » et « sous-fifres de l'oppression coloniale » (*ibid* : 191). Cette représentation du colon portugais comme « agent du colonialisme » (OVALLE-BAHAMON 2003) n'est pas corroborée par l'historienne portugaise Cláudia Castelo (2012) qui impute le mauvais accueil fait aux rapatriés à la seule concurrence sur le marché du travail qualifié, dans un contexte de crise économique[10].

L'émergence d'une « mémoire coloniale »

10 Une posture qui interroge le rapport de la société portugaise à son passé proche - dictature, (dé)colonisation - et plus particulièrement les usages politiques du passé : l'oubli et la mythification de l'histoire qui posent la question de la déresponsabilisation individuelle et collective[11]. Au Portugal, l'« impensé colonial » (LOURENÇO 2014) [12] s'articule avec une « nostalgie impériale » (STOLER 2013) associée à l'idée d'une colonisation qui aurait été plus 'harmonieuse' que celle des autres empires européens[13]. Depuis la perte de son « troisième empire », le Portugal n'a cessé de réinventer « sa présence dans le monde » par le biais de sa « diaspora[14] » et à travers la construction d'un « espace lusophone[15] ». Selon Lubkemann (op. cit.), certains « *retornados* » se seraient eux-mêmes appropriés à partir des années 1990 cette réinvention d'une identité nationale post-coloniale valorisant leur expérience passée. Par ailleurs et durant quarante ans, les liens avec l'Angola ont été maintenus à distance par le biais d'une « mémoire de l'exil » (BAUSSANT 2002), la grande majorité de ces familles n'ayant pas vécu dans l'espoir de retourner un jour en Afrique (DOS SANTOS 2016).

11 La mise en visibilité dans l'espace public d'une « mémoire coloniale » à partir de l'expérience des « *retornados* » date des années 2000[16]. Le passage de la sphère privée

intime et familiale à la sphère publique s'est opéré à travers la publication de nombreux romans et récits de vie évoquant le retour ou l'exil traumatique, de documentaires et de reportages photos sur Internet, d'une série télévisée diffusée en 2013 – *Depois do Adeus* (Après l'adieu) - et de films. Ce processus met aussi en évidence le rôle spécifique joué par une génération « post-mémoire » qui n'a pas directement vécu l'expérience de la colonisation et du « retour ». Pour cette génération, la médiation avec le passé ne s'effectue pas par l'entremise du souvenir mais de l'imaginaire, qui articule des visions à la fois intimiste et distanciée du passé[17]. Une fois « l'intégration » démontrée des « *retornados* » (PENA PIRES *et al.* 1984), il reste donc encore à dire sur le sujet, bien que cela concerne probablement une minorité à contre-courant de l'idée dominante selon laquelle les « *retornados* » « sont un sujet de mémoire (...) *sans actualité politique ni sociale* » (PENA PIRES 2015[18] ; souligné par moi). Si l'on considère que ce processus de mise en visibilité de « mémoires souterraines » (BASTO, *op. cit.* : 37) illustre qu'un « tabou commence à se briser, celui qui parle de la relation du Portugal avec ses anciennes colonies pour dire l'absence de travail de mémoire, sur sa responsabilité, sur un système politique qu'il a alimenté, le colonialisme » (BASTO *op. cit* : 37), dans quelle mesure les flux migratoires de Portugais vers les ex-colonies peuvent-ils être considérés comme une autre face de cette actualisation du passé et, le cas échéant, selon quelles modalités s'opère-t-elle ?

L'émigration contemporaine vers l'Angola : le sens donné à la mobilité

12 Depuis la fin de la guerre civile (2002), l'Angola est redevenu progressivement un pays d'investissements pour les entreprises portugaises[19] et une destination migratoire pour les Portugais. Bien qu'antérieurs à la grave crise économique et sociale qui a touché le Portugal et engendré à la fois une forte augmentation du taux de chômage (9 % en 2006 contre 17 % en 2012) et une reprise du flux des départs, intra-européens en majorité[20], les départs vers les ex-colonies n'ont fait l'objet d'une forte médiatisation qu'à partir des années 2010. Cette période correspond aussi à une visibilité accrue dans l'espace public portugais de l'influence grandissante de l'Angola, liée aux investissements massifs de capitaux angolais dans des entreprises portugaises (à partir de 2006-2007) et à la présence de l'élite angolaise à Lisbonne, ainsi qu'à la promotion de l'Angola comme « Eldorado » par certains politiques et entrepreneurs portugais travaillant en « partenariat » avec l'Angola. Le politologue Ricardo Soares de Oliveira évoque à ce propos « l'attitude bicéphale » du Portugal vis-à-vis des pays de l'espace lusophone : « l'existence d'une mythologie lusophone d'un côté et, de l'autre, l'idée de *cold hard cash* » (SOARES 2015b)[21].

13 En 2013, l'Angola se situe au sixième rang des pays de destination des flux migratoires portugais avec un peu moins de 5 000 entrées (contre 30 000 entrées au Royaume Uni) (*Observatório da Emigração* 2014 : 43). Immigrer en Angola n'est pas aisé, y compris pour les Portugais. Contrairement à la mobilité économique intra-européenne qui bénéficie de la libre circulation dans l'espace Schengen, partir s'installer et travailler en Angola requiert des démarches administratives chronophages et coûteuses pour l'obtention d'un visa de travail. L'Angola est par ailleurs un pays où le système économique, entre les mains du parti au pouvoir, ne favorise pas l'initiative individuelle, l'accès au champ économique nécessitant un capital relationnel très 'ciblé'. En septembre 2011, après plusieurs incidents diplomatiques liés aux refoulements de ressortissants portugais à la frontière angolaise, un protocole bilatéral de facilitation des visas a finalement été signé pour une

durée de cinq ans. Il visait notamment l'accélération des procédures. En avril 2015, les visas ordinaires et de tourisme octroyés par les autorités angolaises sont devenus « à entrées multiples », facilitant les allers et venues de certains individus, notamment des Portugais rendant visite à des membres de leur famille travaillant en Angola.

14 S'il est possible, à partir de l'analyse de données objectives relatives aux compétences professionnelles, aux contrats de travail et aux types de visa délivrés par les autorités angolaises, ou encore à la nationalité des individus, de tenter de distinguer différents profils de migrants - entrepreneurs, salariés, et parmi eux lesdits « expatriés » -, ces catégories sont heuristiquement peu satisfaisantes, les unes pouvant venir se confondre avec les autres au fil de la migration. Pour les « expatriés », généralement de jeunes portugais hautement qualifiés travaillant pour des multinationales ou des entreprises portugaises ayant des contrats de marchés publics angolais (dans le BTP, le consulting financier et juridique, le secteur bancaire et des télécommunications), pour lesquels la mobilité internationale est envisagée comme un « accélérateur de carrière », la durée de la mobilité est très variable (allant d'une semaine à trois ans) et les conditions de l'expatriation, autrement dit les conditions de vie en Angola, sont aussi extrêmement diverses en fonction des moyens économiques et matériels dont disposent les entreprises.

15 De ce fait, si ces flux concernent bien des individus aux trajectoires socioéconomiques assez homogènes, les expériences vécues en migration sont, quant à elles, diverses, en fonction notamment des conditions de vie, de l'éventuelle présence du conjoint et des enfants, mais aussi des aspirations individuelles et des possibilités de les atteindre. De manière très schématique, on peut distinguer deux figures de migrant : les individus dont le projet migratoire individuel est de courte durée, visant une mobilité sociale lors du retour au Portugal et dont les pratiques de sociabilité sont très peu ouvertes aux interactions avec la société angolaise locale, et ceux dont les projets migratoires s'inscrivent dans la durée et sont plus inclusifs dans le sens où ils se sentent plus concernés par la société d'installation. Cette distinction pourrait apparaître heuristiquement peu pertinente, la littérature en sciences sociales sur les migrations ayant bien montré la labilité qui caractérise le projet migratoire (MA MUNG 2009). Il se trouve que l'enquête menée à Luanda a montré qu'il s'agit, dans le second cas de figure, d'individus inscrits dans des histoires familiales et des parcours migratoires passés en lien avec l'Angola.

« Je suis juste un émigrant de plus (...) Je ne me considère pas comme un émigrant »

16 Avant de me focaliser sur ce second groupe d'individus, un aspect globalement partagé par les Portugais qui migrent en Angola doit être mis en évidence : le refus de la catégorie d'« émigrant » :

> « C'est ce terme émigrant. Nous Portugais sommes émigrants depuis le début de notre histoire.. Mais c'est vrai que le terme a une connotation... [il hésite]... Il renvoie au Portugais qui revient au pays, qui vient participer à la fête du mois d'août. En ce moment, cela se produit de nouveau, les Portugais sont en train de partir pour essayer d'avoir quelque chose dans la vie. Je ne me considère pas comme un émigrant. J'essaie de me fixer. » (António, chef cuisinier, rapatrié avec ses parents en 1975 et revenu en Angola en 2011)

17 Ces propos d'un homme d'une quarantaine d'années, chef cuisinier, arrivé à Luanda en 2011, soulèvent plusieurs questions liées aux représentations collectives de l'émigration

dans la société portugaise et dans la diaspora, qui renvoient notamment à une hiérarchisation sociale des figures de migrants et des types de départ ayant eu lieu au cours des deux derniers siècles. Ces propos sont à mettre en parallèle avec ceux restitués par Filomena Silvano et Vilar Rosales dans le cadre d'une recherche menée au Brésil auprès d'anciennes élites coloniales portugaises du Mozambique :

> « (....) je dis : Émigrant ? Suis-je un émigrant ? ! Je ne suis pas un émigrant, pour moi émigrant est ce peuple qui venait, dans ces navires, cette chose horrible, pour travailler la terre. Rien de tel nous est arrivé. » (SILVANO et VILAR ROSALES 2015 : 120 ; traduit du portugais par moi)

18 Les auteures montrent la « co-présence » (HILY 2006) de deux groupes sociaux d'immigrés portugais : un premier composé des anciennes élites coloniales du Mozambique (arrivées au Brésil en 1975 après la décolonisation) mobilisant l'idée de « diaspora impériale » pour se distinguer socialement d'un second groupe, composé des immigrés appartenant à des strates sociales plus défavorisées, arrivées depuis le milieu du 19e siècle. La comparaison éclaire dans le cas angolais l'existence d'autres types de processus de distinction entre migrants : l'un relatif à l'émigration portugaise en général qui distinguerait une mobilité intra-européenne de travail d'une mobilité à la fois professionnelle et sociale dans un ancien espace colonial ; l'autre relatif aux Portugais en Angola qui distinguerait au sein de cette population les « expatriés » d'un autre type de « migrant/mobile ».

19 Au Portugal, société marquée par une émigration structurelle séculaire, une lecture positive du phénomène associe l'« émigrant » à la « diaspora » censée symboliser la continuité historique de la présence du Portugal et de sa culture à travers le monde. Mais l'émigrant est aussi associé à la figure du paysan analphabète contraint depuis le milieu du 19e siècle à quitter le pays pour trouver un avenir ailleurs. Une tragique réalité redevenue d'actualité fin 2011, le phénomène s'étant élargi aux classes moyennes qui avaient jusqu'alors échappé à la nécessité d'émigrer. Dans ce contexte, le choix de l'Angola par des jeunes diplômés qui aspirent à une mobilité sociale que la société portugaise n'est pas en mesure de leur offrir peut être analysé comme une tentative de contournement de la subalternité associée à l'émigration économique intra-européenne vécue par des générations successives. Cette idée de contournement de la subalternité concerne moins les individus dont le départ pour l'Angola s'inscrit dans une mobilité de type « expatriation » (entreprises qui ont obtenu des contrats en Angola et y expatrient leurs cadres) que les diplômés au chômage ou des cadres portugais ayant anticipé la crise économique (par exemple des ingénieurs architectes du BTP). Mais dans les deux cas elle renvoie à l'intériorisation de la hiérarchie nord/sud qui constitue un legs de l'histoire impériale européenne. En témoigne par exemple l'idée récurrente, dans les récits, que l'Angola « a besoin » d'eux et de leurs compétences « pour se développer », et que le départ pour l'Angola constitue à la fois un « choix » et un « exploit » que seule une minorité de Portugais aurait consenti à faire compte tenu des difficultés de la vie quotidienne.

Les « expatriés » et les « luso-angolais »

20 Le second type de distinction observé concerne des individus qui cherchent au contraire à ne pas être identifiés aux Portugais « expatriés » vus comme des « colonialistes » venant profiter de la richesse du pays en collusion avec le système oligarchique. Cette dénonciation constitue-t-elle une posture critique vis-à-vis de la colonisation et de ses legs politiques contemporains ou illustre-t-elle une compétition sur le marché du travail

qualifié entre travailleurs « blancs » ? Ce discours émane d'individus « portugais » qui ont un sentiment d'appartenance à l'Angola : nés dans l'Angola coloniale juste avant l'indépendance et rapatriés très jeunes, leur mobilité professionnelle s'est d'emblée inscrite dans un projet identitaire ou a été l'occasion de réinvestir progressivement cette part de leur histoire personnelle. Dans les deux cas, il s'agit d'individus qui se sont lancés dans des démarches d'acquisition de la nationalité angolaise pour faciliter leur mobilité professionnelle mais aussi, dans certains cas, en projetant de s'y installer durablement, ce que ne permettent pas les visas de travail délivrés annuellement et pour trois ans maximum : « J'aurais aussi pu aller en France, mais je suis venu ici parce que j'avais la nationalité angolaise, cela aidait » (António[22]). L'idée de « fixation » qu'il évoque par ailleurs et qui n'est pas sans rappeler le modèle de l'émigration coloniale (sans retour), pose la question de l'intériorisation de ce modèle migratoire passé. Mais il est intéressant d'observer l'existence chez d'autres individus d'une idée inverse à celle de la « fixation » : celle d'une mobilité dans l'espace lusophone fondée sur une logique de *push and pull.*

Postures mémorielles et rapports d'altérité

21 Les individus rencontrés à Luanda issus de familles d'anciens colons ont généralement été rapatriés très jeunes et n'ont pas de souvenirs propres de l'expérience africaine passée. L'analyse des récits montre qu'ils ont néanmoins mobilisé un imaginaire transmis par la mémoire familiale : « J'ai grandi en entendant de belles histoires sur l'Angola. Mes parents y ont vécu de nombreuses années, ils en parlaient si bien que j'ai imaginé pouvoir rester ici dix ans [...]. En arrivant j'ai compris que ce n'était pas ce que j'avais imaginé, ce dont j'avais entendu parler : ce n'était plus ce pays [...] » (Nuno, architecte, né en Angola en 1970, rapatrié avec ses parents en 1975 et revenu en Angola en 2005). Sa posture mémorielle et ses pratiques de sociabilité laissent penser qu'il appartient à une génération « post-mémoire » qui n'aurait pas de deuil à faire d'un pays « qui n'existe plus » (au sens de territoire qui appartenait à l'empire portugais), aspirant à construire une relation qui lui est propre fondée sur un sentiment d'appartenance à l'Angola, mais à son futur plutôt qu'à son passé.

22 Cette analyse demande toutefois à être nuancée. J'ai pu en effet observer deux types de rapport au passé familial par rapport à l'Angola coloniale : la mise à distance d'un passé vécu comme tabou ou, au contraire, son appropriation. Les histoires de Nuno (l'architecte arrivé en 2005) et d'António (le chef cuisinier arrivé en 2011) nous montrent qu'une fois arrivés en Angola ils sont tous les deux allés à la recherche de la maison familiale, avec en poche des anciennes photos rapportées du Portugal, pour retrouver ces lieux de mémoire familiale. António relate volontiers sa découverte des lieux, tels des pièces d'un puzzle qu'il semble petit à petit reconstituer, et notamment les lieux où son grand-père paternel avait son activité commerciale[23]. Après une première installation à Luanda, puis une deuxième tentative dans une province voisine, ce n'est pas par hasard s'il s'est installé dans la ville portuaire de Lobito où son grand-père faisait du commerce. Dans son cas, la « fixation » à laquelle il aspire sur le territoire angolais — qui prendrait la forme d'une migration familiale puisqu'il espère faire venir femme et enfants — prend aussi la forme d'une fixation temporelle dans le passé. Nuno quant à lui raconte très brièvement son retour sur les lieux de mémoire familiale : « J'y suis allé, cela m'a pris deux jours car la route n'était pas asphaltée à l'époque. J'ai photographié la maison où je suis né. J'ai été ému. J'ai appelé mes parents. [...] Le mari a dit que la maison était à eux, que beaucoup de

temps avait passé. J'ai acquiescé, dit qu'en effet la maison était à eux, que c'était juste de la curiosité car j'étais né ici dans cette maison, mais ils m'ont dit que non, qu'ils ne me laisseraient pas entrer [silence]. » Il raconte aussi échanger quelques mots en kimbundu lorsqu'il parle au téléphone avec son père et utiliser lors de ces conversations les noms des villes coloniales (Nova Lisboa pour l'actuelle Huambo, Sá da Bandeira pour Lubango)[24]. Mais l'évocation de ce passé semble le mettre mal à l'aise, et contrairement à António, ce n'est manifestement pas cet aspect biographique qu'il cherche à mettre en avant. Nuno raconte beaucoup plus volontiers son insertion dans l'économie et la société angolaise, le couple qu'il forme avec sa femme brésilienne (immigrée au Portugal, elle a rejoint son mari en 2006) et leurs pratiques de sociabilité : « Les Portugais sont de manière générale ceux qui se mélangent le plus ici dans la société, y compris comparés aux Brésiliens. [...] Peut-être du fait de l'histoire coloniale du pays, il y a beaucoup d'Angolais qui n'aiment pas les Portugais et préfèrent les Brésiliens, se considérant plus proches d'eux. Mais en réalité les Brésiliens ne se mélangent pas aux Angolais. [...] Ils restent entre eux contrairement aux Portugais. » Ce type de représentation racialisée de l'altérité qui valorise la propension au métissage des Portugais, s'il se démarque d'un autre type de discours raciste observé chez certains migrants/expatriés portugais à l'encontre des Angolais, oblige néanmoins le chercheur à la prudence.

Pour poursuivre..

23 La présence portugaise en Angola est constituée d'une main d'œuvre qualifiée composée à la fois de cadres expatriés et d'individus aspirant à sortir de la précarité socioéconomique au Portugal. Parmi eux, la présence de descendants d'anciens colons portugais rapatriés au moment de l'indépendance retient l'attention, interrogeant, en contexte post-colonial la perception qu'ont les individus du lieu où ils « migrent » et des mémoires sociales, à la fois familiales et historiques, associées à ces lieux. Qu'elle s'inscrive dans une mémoire familiale empreinte d'une nostalgie coloniale tue en tant que telle, ou bien dans l'imaginaire d'un espace lusophone reconfiguré par une globalisation par les suds qui laisse entrevoir de nouveaux débouchés professionnels pour les jeunes diplômés de l'ex-métropole, la mobilité professionnelle vers l'Angola permet à ces individus d'éviter l'expérience de la subalternité à laquelle est associée la mobilité intra-européenne, qui représente la majorité des flux actuels. Plusieurs questions se posent qui constituent autant de pistes de recherche pour le futur. Une première concerne les liens intergénérationnels en contexte migratoire, ou transnational, et celle des remaillages ascendants de la transmission (ATTIAS-DONFUT, LAPIERRE et SEGALEN, 2002). Quel sera l'impact de la présence de cette génération – le concept de génération « post-mémoire » est-il réellement approprié ici ?- en Angola sur le rapport au passé des générations antérieures qui n'avaient jusqu'alors jamais envisagé revenir en Angola et qui aujourd'hui viennent y rendre visite à leurs enfants et petits-enfants ? Cette question de l'impact de ces nouvelles mobilités sur le rapport au passé colonial se pose aussi à l'échelle des sociétés, portugaise et angolaise, et, plus globalement des espaces lusophones traversés par des mobilités diverses, à double sens, dont l'étude nécessite des approches comparées permettant de confronter une diversité de lieux et de « mises en relation » (CLIFFORD, 1992). Peut-on imaginer un jour appréhender la question du métissage en dehors de la question des héritages coloniaux à laquelle les espaces lusophones nous ramènent sans cesse ? En d'autres termes, les phénomènes socioculturels observés à travers les mobilités

d'individus (portugais mais pas uniquement) dans ces espaces laissent-ils entrevoir la possibilité d'un « post-colonialisme » sans colonialité et dans quelle mesure s'intéresser à la question du rapport au passé peut-il y contribuer ? La responsabilité du chercheur est, elle aussi, immense.

BIBLIOGRAPHIE

ATTIAS-DONFUT Claudine, LAPIERRE Nicole, SEGALEN Martine (2002), *Le Nouvel esprit de famille*, Paris, Odile Jacob.

BAGANHA Maria I, GOIS Pedro. (1998/1999), « Migrações Internacionais de e para Portugal : o que sabemos e para onde vamos ? », *Revista crítica de ciências socias*, n° 52-53, nov-fev., pp. 229-280.

BASTO Maria-Benedita (2012), « Arrêt sur Tabou : transferts et (trans)mémoires d'Afrique dans l'essor contemporain du cinéma portugais », in FOUTANÉ Nicole (dir.), *Emprunts et transferts culturels : du monde luso-hispanophone vers l'Europe*, Nancy, Presses Universitaires de Lorraine, Presses Universitaire de Nancy, pp. 27-37.

BATALHA Luís (2004), *Cape Verdian Diaspora in Portugal. Colonial Subjects in a Postcolonial World*, New-York : Lexington Books.

BAUSSANT Michèle (2002) *Pieds-Noirs : Mémoires d'exils*, Paris, Stock.

BETHENCOURT Francisco, PEARCE Adrian (dir.) (2012), *Racism and Ethnic Relations in the Portuguese-Speaking World*, New York, Oxford University Press.

BLANES Rui, PAXE Abel (2015), « Nostalgies impérialisées. Mémoires plurielles et contestations politiques en Angola du Nord », *Terrain*, n° 65, pp. 94-113.

CAHEN Michel (1995), « Sur quelques mythes et réalités de la colonisation et de la décolonisation portugaise », in AGERON Charles-Robert, MICHEL Marc (dir), *Les décolonisations comparées*, Paris, Karthala, pp. 334-351.

CAHEN Michel (1997), « Des caravelles pour le futur ? Discours politique et idéologie dans l''institutionnalisation' de la Communauté des Pays de Langue Portugaise », *Lusotopie*, pp. 391-433.

CARVALHEIRO José Ricardo (2008), *Do Bidonville Ao Arrastão : media, minorias e etnicização,* Lisbonne, Impresa de Ciênciais Sociais.

CASTELO Cláudia (2005/2006), « Apresentação », in *Cadernos de Estudos Africanos*, n° 9/10 : « Memórias Coloniais », pp. 9-21.

CASTELO Cláudia (2007), *Passagens para Àfrica. O Povoamento de Angola e Moçambique com Naturais da Metrópole (1920-1974)*, Porto, Edições Afrontamento.

CASTELO Cláudia (2012), « Colonial Migration to Angola and Mozambique : Constraints and Illusions », in MORIER-GENOUD Eric et CAHEN Michel (dir.), *Imperial Migrations : Colonial Communities and Diaspora in the Portuguese World*, Basingstoke-New York, Palgrave Macmillan, pp. 107-128.

CLIFFORD James (1992), « Travelling Cultures », in Grossberg *et al.* eds, *Cultural Studies*, New York, Routledge, pp. 96-116.

CONCHIGLIA Augusta (2012), « L'Angola au secours du Portugal. La revanche de l'ancien colonisé », *Le Monde diplomatique,* mai : 18-19. http://www.monde-diplomatique.fr/2012/05/CONCHIGLIA/47660.

DEMARTINI Zeila de Brito Fabri (2009), « Trajetórias e identidades múltiplas dos portugueses e luso-africanos em São Paulo após 1974 », *Portuguese Studies Review*, vol. 14, n° 2, pp. 171-210.

DESLAURIER Christine, ROGER Aurélie (dir.) (2006), dossier : « Passés coloniaux recomposés : mémoires grises en Europe et en Afrique », *Politique Africaine*, n° 102,

DOS SANTOS IRÈNE (2007), « Les Luso-descendants : une nouvelle première génération d'émigrants ? », *Agora débats/jeunesse*, n° 45, dossier : « Jeunes générations en Europe : regards croisés Est-Ouest », P.-M. Chauvin, C. Dufy, E. Gessat-Anstett et R. Hervouet (coord.), pp. 44-54.

DOS SANTOS IRÈNE (2013), « L'émigration au Portugal : avatar d'un pays semi-périphérique, métropole postcoloniale », *Hommes et Migrations*, n° 1302, avril-mai-juin, p. 157-161.

DOS SANTOS IRÈNE (2015), « Identité collective et construction politique d'une diaspora : usages du passé dans la migration portugaise », in Amar Marianne, Bertheleu Hélène, Teulières Laure (dir.), *Mémoires des migrations et temps de l'histoire,* Tours, Presses universitaires François Rabelais, pp. 139-157.

DOS SANTOS Irène (2016), « L'Angola, un Eldorado pour la jeunesse portugaise ? Mondes imaginés et expériences de la mobilité dans l'espace lusophone », *Cahiers d'Eudes Africaines* (à paraître).

FELDMAN-BIANCO Bela (1995), « « A criação de uma nação (portuguesa) desterritorializada e a transnacionalização de famílias », *Cadernos CERU*, n° 6, série 2, pp. 89-104.

GONÇALVES Albertino (1996), *Imagens e Clivagens. Os residentes face aos emigrantes*, Porto, Edições Afrontamento.

HAHN Hans Peter (2007), « Migration as Discursive Space : Negotiations of Leaving and Returning in the Kasena Homeland (Burkina Faso) », *in* HAHN Hans Peter, KLUTE George (dir.), *Cultures of Migration : African Perspectives*, Berlin, Lit Verlag, pp. 149-173.

HILY Marie-Antoinette (2006), « Décrire les migrations internationales. Les expériences de la co-présence », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 22, n° 2, pp. 67-82.

HIRSCH Marianne (1997), *Family Frames. Photography Narrative and Postmemory*, Harvard University Press.

LEONARD Yves (1999), « Le Portugal et ses 'sentinelles de pierre'. L'exposition du monde portugais en 1940 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 62 (dossier « Le salazarisme »), pp. 27-37.

LOBO ANTUNES Maria José (2015), *Regressos quase perfeitos. Memórias de guerra em Angola*, Lisbonne, Tinta da China.

LOURENÇO Eduardo (2014), *Do Colonialismo como nosso impensado,* Lisbonne, Gradiva.

LUBKEMANN Stephen C. (2002), « The Moral Economy of Portuguese Postcolonial Return », *Diaspora*, vol. 11, n° 2, pp. 169-213.

LUBKEMANN Stephen C. (2003), « Race, Class, and Kin in the Negotiation of 'Internal Strangerhood' among Portuguese Retornados, 1975-2000 », in SMITH Andrea L. (ed.), *Europe's Invisible Migrants*, Amsterdam, Amsterdam University Press, pp. 75-93.

MACHADO Fernando Luís (1994), « Luso-africanos em Portugal : nas margens da etnicidade », Sociologia – Problemas e Práticas, n° 16, pp. 111-134.

MA MUNG Emmanuel (2009), « Le point de vue de l'autonomie dans l'étude des migrations internationales : 'penser de l'intérieur' les phénomènes de mobilité », in DUREAU Françoise et HILY Marie-Antoinette (dir.), *Les Mondes de la mobilité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 25-38.

MARGARIDO Alfredo 2000, *A Lusofonia e os Lusófonos : novos mitos portugueses*, Lisbonne, Edições Universitárias Lusófonas.

MARQUES Margarida (2012), « Post-colonial Portugal : between Scylla and Charybdis », in BOSMA Ulbe, LUCASSEN Jan, OOSTINDIE Gert (dir.), *Postcolonial migrants and identity politics. Europe, Russia, Japan and the United States in comparison*, New York-Oxford, Berghahn Books, pp. 127-153.

MESSIANT Christine (2006), *1961 : L'Angola colonial, histoire et société. Les prémisses du mouvement nationaliste*, Bâle, P. Schlettwein Publishing Switzerland.

MORIER-GENOUD Eric et CAHEN Michel (dir.) (2012), *Imperial Migrations : Colonial Communities and Diaspora in the Portuguese World*, Basingstoke-New York, Palgrave Macmillan.

MORIER-GENOUD Eric, CAHEN Michel (2012), « Introduction : Portugal, Empire, and Migrations – Was There Ever an Autonomous Social Imperial Space ? », in MORIER-GENOUD Eric et CAHEN Michel (dir.), *Imperial Migrations : Colonial Communities and Diaspora in the Portuguese World*, Basingstoke-New York, Palgrave Macmillan, pp. 1-28.

Observatório da Emigração (2014), *Portuguese Emigration Factbook 2014,* Lisbonne, Observatório da Emigração, CIES-IUL, ISCTE-IUL DOI : 10.15847/CIESOEMFB2014.

OVALLE-BAHAMÓN Ricardo E. (2003), « The Wrinkles of Decolonization and Nationness : White Angolans as Retornados in Portugal », in SMITH Andrea L. (dir), *Europe's Invisible Migrants*, Amsterdam : Amsterdam University Press, pp. 147-168.

PENA PIRES Rui (2015), « Retornados são hoje 'assunto da memória', diz sociólogo », *Notícias ao Minuto*, http://www.noticiasaominuto.com/pais/208152/retornados, consulté le 16 octobre 2015

PENA PIRES Rui, MARANHÃO M. José, QUINTELA João P., MONIZ Fernando et PISCO Manuel (1984), *Os Retornados : um estudo sociográfico*, Lisbonne, Instituto de Estudos para o Desenvolvimento.

PEREIRA Victor (2007) « L'État portugais et les Portugais en France de 1957 à 1974 », thèse de doctorat d'histoire, Institut d'études politiques de Paris.

PEREIRA Victor (2012), *La dictature de Salazar face à l'émigration. L'état portugais et ses migrants en France (1957-1974),* Paris, Les Presses Sciences Po.

SANCHES Manuela Ribeiro (2009), « Transversalités ou lire la Black Atlantic au Portugal », in AGUDELO Carlos, BOIDIN Capucine, SANSONE Livio (dir.), *Autour de « Atlantique noir ». Une polyphonie de perspectives*, Éditions de l'IHEAL, pp. 153-166. http://books.openedition.org/iheal/2732

SILVANO Filomena,VILAR ROSALES Marta (2015), « Na realidade, Portugal, Moçambique, Brasil.... Eu ligo muito à ideia de naçao portuguesa » : Liagr o que a vida separou », *Horizonte Antropológicos*, vol. 21, n° 43, pp. 105-127.

SMITH Andrea L. (dir.) (2003), *Europe's Invisible Migrants*, Amsterdam : Amsterdam University Press

SOARES DE OLIVEIRA Ricardo (2015a), *Magnificent and Beggar Land. Angola since the Civil War*, Londres, C. Hurst & Co Ltd.

SOARES DE OLIVEIRA Ricardo (2015b), "O livro que conta como funciona a oligarquia angolana", entretien mené par Pedro Aires Oliveira, mars 2015 http://observador.pt/especiais/o-livro-que-conta-como-funciona-a-oligarquia-angolana/

STOLER Ann L. (2013), *Imperial Debris. On ruins and ruination*, Durham, Duke University Press.

TRAVERSO Enzo (2005) *Le passé mode d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, Paris, Editions La Fabrique.

VALA Jorge (dir.) (2003), *Simetrias e Identidades. Jovens Negros em Portugal,* Oeiras, Celta Editora.

VALE DE ALMEIDA Miguel (2002), « 'Longing for oneself: Hybridism and Miscegenation in colonial and postcolonial Portugal », *Etnográfica*, vol. vi, n° 1, pp. 181-200.

VALENTIM Alexandre (2005/2006), « Traumas do Império. História, Memória e Identidade Nacional », in *Cadernos de Estudos Africanos*, n° 9/10, pp. 23-41.

NOTES

1. Voir le site du projet : http://www.retornar-tracosdememoria.pt/exposicao/

2. Cette recherche s'inscrit dans le projet de postdoctorat financé par la *Fundação para a Ciência e a Tecnologia* : « Legs contemporains du colonialisme dans la société portugaise au prisme des migrations », associé au *Centro em Rede de Investigaçao em Antropologia* (CRIA, FCSH, Universidade Nova de Lisboa) (2011-2014).

3. Notons que le concept d'empire n'est pas exclusif à l'Estado Novo et il n'y a pas de différences essentielles entre les logiques coloniales monarchique, républicaine et dictatoriale.

4. Pour une analyse détaillée de ce processus voir : Castelo (2007).

5. Concomitante à celle vers les colonies dont le peuplement se poursuit durant les guerres coloniales (1961/64-1974), l'émigration intra-européenne est alors perçue par l' *Estado Novo* comme un obstacle à sa politique coloniale visant à garder coûte que coûte son « Troisième empire » : « En 1956, dans '*Emigração*', fascicule destiné aux classes populaires, l'exhortation lancée était claire : 'Si tu veux émigrer, deviens colon en Angola ou au Mozambique'« (PEREIRA 2007 : 131). Sur la politique d'émigration de l'*Estado Novo*, voir : Pereira (2012).

6. La situation au Mozambique diffère quelque peu du fait de la proportion moindre de colons européens et de l'existence de populations originaires de territoires de l'Inde, sous domination britannique et portugaise, arrivées jusqu'à la fin du XIXe siècle. Le phénomène d' « assimilation », processus par lequel un « natif » devenait un citoyen portugais était aussi légèrement plus important en Angola qu'au Mozambique (et qu'en Guinée portugaise), mais il n'a cependant jamais dépassé 0,5 % de l'ensemble de la population des colonies portugaises en Afrique (MORIER-GENOUD et CAHEN 2012 : 23-24). L'anthropologue Miguel Vale de Almeida attire l'attention sur l'extrême complexité du discours sur la mixité et le métissage dans le cas portugais, le cadre idéologique ayant varié selon les contextes historiques et géographiques : le métissage a été utilisé dans la construction du Brésil comme nation néo-européenne dans les Amériques, mais était antinomique avec la notion d'Empire en Afrique (VALE DE ALMEIDA 2002).

7. La loi de 1961 qui abolit l'indigénat n'a fait en réalité « que réaffirmer l'existence de l'ensemble des catégories qu'elle était censée dissoudre, les catégories 'indigène', 'assimilé' ; '*mestiços*', 'blancs de deuxième classe', 'blancs'« (OVALLE-BAHAMÓN 2003 : 151 ; traduit de l'anglais par

moi). Par ailleurs, le Code du travail rural de 1962 ne met fin que très tardivement au travail forcé (MESSIANT 2006 : 212 *et suiv.*). Concernant le débat sur l'existence d'un « colonialisme subalterne » voir : CAHEN (1995) ; MORIER-GENOUD et CAHEN (2012).

8. Entre 1975 et 1981, les « retornados » descendants d'Africains étant estimés entre 25 000 et 35 000 individus (BAGANHA et GOIS 1999 : 260).

9. Concernant l'Europe, et la France en particulier, la présence de rapatriés des colonies portugaises au sein de la population immigrée semble être très réduite bien que réelle.

10. Pour une approche comparée de ce phénomène de rapatriement des anciennes colonies européennes voir : Smith (dir.) (2003).

11. Je remercie ma collègue Juliana Lima d'avoir attiré mon attention sur les questions de la responsabilité et de la « dépolitisation du passé » (à partir du cas de l'Angola).

12. C. Castelo souligne l'émergence tardive d'un questionnement critique sur le colonialisme au Portugal : « (s)i en France certains ont diagnostiqué une 'fracture coloniale', au Portugal cela n'est pas aussi évident » (Castelo 2005/06 : 12). Il s'agit à ma connaissance d'une des rares publications qui inscrit la « question coloniale » dans la perspective théorique de la « mémoire collective », tout en plaçant l'histoire au-dessus de la mémoire : sur cette question voir Traverso (2005).

13. Le concept de métissage (*mestiçagem*) reste au Portugal très marqué par la théorie du lusotropicalisme. Comme le souligne Manuela Ribeiro Sanches, « (...) certains concepts comme hybridité, syncrétisme, métissage, peuvent perdre de leur élément critique, émancipatoire, lorsqu'ils voyagent et sont transportés dans d'autres contextes. » (2009 : 16). Sur la question du racisme et de ses persistances contemporaines dans le monde lusophone voir aussi : Bethencourt et Pearce (2012).

14. Feldman-Bianco 1995 ; Dos Santos (2007).

15. Voir notamment : Cahen 1997 ; Margarido 2000.

16. La question coloniale a néanmoins été traitée dès les années 1980 par la littérature portugaise, notamment dans les romans d'António Lobo Antunes : sur la guerre, Os *Cus de Judas* (1979) ; sur la société coloniale : *O Esplendor de Portugal* (1997). L'historien Alexandre Valentim date « la fin de cette longue période de silence » de la fin des années 1990 en se référant à la multiplication des récits publiés par les ex-combattants des guerres coloniales (*op. cit.* : 38). Sur cette question voir aussi le travail de M.J. Lobo Antunes (2015), anthropologue et fille de l'écrivain António Lobo Antunes, qui permet par ailleurs de mettre en avant le rôle joué par les jeunes chercheurs portugais (anthropologues et historiens notamment, travaillant sur leurs histoires intimes) dans le recueil et la publicisation de ces mémoires.

17. Voir l'analyse que propose Maria-Benedita Basto (2012) du film *Tabu* de Miguel Gomes et d'autres projets esthétiques, tel celui de Raquel Schefer (*Muidumbe*, 2009) qui mobilise des archives familiales (films super 8).

18. Il s'agit d'un bref entretien publié récemment sur Internet.

19. En 2012, « sur les cinq cent trente-deux entreprises étrangères présentes en Angola — et contrôlant 40 % du produit intérieur brut —, 38 % sont portugaises (18,8 % chinoises) [...] » (CONCHIGLIA 2012 : 19).

20. Sur la question des chiffres voir : Dos Santos (2013).

21. Pour une analyse détaillée du processus de constitution d'une oligarchie angolaise et des relations entre le Portugal et l'Angola voir : Soares (2015a).

22. En 2005, à 35 ans, il fait un premier séjour en Angola avec un visa de résidence ordinaire de trois mois au cours desquels, avec l'aide du service des ressources humaines de l'hôtel qui souhaite l'embaucher, il effectue les démarches administratives d'acquisition de la nationalité angolaise.

23. Ses arrières grands-parents maternels ont émigré en Angola au début du XXe siècle (son grand-père était instituteur) et ses grands-parents paternels, commerçants, dans les années 1950-1960.
24. Les parents de Nuno, nés au Portugal (région d'Alentejo), sont arrivés en Angola en 1953 pour le père, 1964 pour la mère. Le père venait rejoindre des membres de sa famille installés en Angola depuis une génération et qui y tenaient de petits établissements commerciaux (épiceries, commerce d'outils pour l'agriculture).

RÉSUMÉS

Depuis la fin de la guerre civile angolaise, en 2002, et la grave crise économique et sociale qui a touché le Portugal en 2008, les flux migratoires de Portugais à destination de cette ancienne colonie africaine ont augmenté de manière significative. Qui sont précisément ces Portugais qui décident de partir travailler en Angola et quelles sont leurs motivations ? Quelles aspirations et quels imaginaires fondent leurs mobilités ? Quelles ressources économiques, sociales, culturelles, identitaires, voire mémorielles sont mobilisées dans ces parcours ? Quel sens donnent-ils aux lieux et aux espaces où ils se déplacent et à leurs propres expériences du déplacement ? Cet article interroge l'articulation entre les notions de subjectivités migrantes et celles de mémoires familiales et de liens intergénérationnels dans le cadre de migrations européennes vers l'Afrique, historiquement associées (à l'histoire des) aux empires coloniaux.

Since the end of the civil war in Angola, in 2002, but even more in the wake of the economic crisis that hit the south of Europe, migrations from Portugal to its former colony have increased significantly. Who precisely are those Portuguese who decide to go to work in Angola, and what are their motivations ? Which economic, social, cultural resources, as well as the factors related to identity and memory, are being mobilized in these trajectories ? What meanings do they bestow on the places and spaces they travel to and across, as well as on their own experience of mobility ? This article examines the articulation between the notions of migrant subjectivities, family memories, and intergenerational bonds within the framework of European migrations to Africa that are historically associated to the colonial empires.

INDEX

Index chronologique : XXe siècle, XXIe siècle, XIXe siècle
Mots-clés : Portugal-Angola, migration économique/mobilité de travail, mémoire coloniale, retornados, espace lusophone
Index géographique : Angola, Portugal

AUTEUR

IRÈNE DOS SANTOS

Anthropologue, chargée de recherche au CNRS
Unité de recherches Migrations et société (URMIS, UMR 8245), Chercheuse associée à l'Institut

Interdisciplinaire d'Anthropologie du Contemporain, équipe Centre Edgar Morin (EHESS, CNRS)
Membre du LABEX 'Les passés dans le présent' (Paris-Ouest Nanterre La Défense).